

JACQUES AUDIBERTI

par Franck Venaille

Europe n° 437-438, septembre-octobre 1965

Jacques Audiberti est mort le 10 juillet 1965. Il avait reçu en novembre dernier le Grand Prix National des Lettres. Il venait de republier assez récemment un roman passé pratiquement inaperçu au lendemain de la guerre, *Monorail* (Gallimard), livre important cependant pour la compréhension de l'œuvre abondante et multiple de ce poète qui fut aussi un romancier et un homme de théâtre.

Damase Scrounel, pieds sales, ongles noirs, mollusque à la chemise hebdomadaire — elle lui sert, la nuit, de veste de pyjama — épouse Hermine, dure, sévère, caustique, fille d'un riche vétérinaire de l'avenue Mozart, prodigieux, prestigieux, prodigue.

Avant ce mariage qu'il aborde vierge, Damase, enfant, adolescent aux bras trop maigres, craintif, paresseux, oisif déjà, rêveur au petit torse, cotonneux, va vivre terrorisé par son officier de père, complice de la trop douce, trop fragile et résignée Marceline, sa mère, qui mourra jeune, épuisée et meurtrie. *Monorail*, c'est l'émouvante, l'envoûtante évocation autobiographique de l'enfance d'Audiberti, la narration de l'apprentissage de la vie, de la lutte pour la vie, et enfin de la mort qui prendra cet homme-enfant, faux gangster, ignoble et pitoyable, qui avait bondi « sur le rail parallèle mais, tout aussitôt le rail parallèle était devenu le rail unique dans le droit fil du lancement original ». Un monorail.

Roman de la tendresse, de la détresse, de la pureté, prodigieusement écrit, traversé de poèmes et lui-même semblable à un long poème en prose, *Monorail* scintille de l'éblouissante écriture d'Audiberti, du choc des mots, des phrases, des adjectifs qui viennent gonfler les images, les faire éclater, les irradier et les rendre parfois comme détachées d'une intrigue dont le fantastique, le baroque et l'onirisme n'empêchent nullement sa conclusion naturelle, j'allais écrire réaliste. Car *Monorail* est avant tout un roman réaliste, soucieux de l'accent et du langage des humbles habitants d'Antibes au parler savoureux, d'une rare et belle délicatesse, même dans ses outrances, un roman de la compréhension dont Narcisse, le père, vieille ganache, est la meilleure illustration, avec son étroitesse d'esprit, sa méchanceté, mais aussi son désarroi, sa souffrance même devant l'attitude de sa femme, émotive et timide à l'excès. « De la droiture, de l'honnêteté morale, mais quelle maladresse. Elle vous énervait à se prendre pour une sainte. Elle se prenait pour une sainte. Fréquemment constipée. Les saintes ont horreur du lieu. »

Un humour féroce — on vient de le voir — traverse le livre, constat de l'échec d'une vie qui se termine pour Damase comme elle avait commencé, avec des mains molles et lasses, sans lunes, signe irréversible de faiblesse et de renoncements. Pourtant Damase a essayé de lutter, y est parvenu un temps, puis a sombré. Enfant, à la mort de sa mère, il se plongeait les pieds dans la Méditerranée pour tenter d'y puiser de nouveaux éléments de force et de vie. Lui, malingre, trop timide pour aborder les « typesses », ces « planètes », ces « étoiles », ces « peaux de chien », ces « terribles », solitaire, incompris, paresseux aussi et lâche, il va « monter » dans la capitale, attiré par les femmes. La Femme. Il épousera Hermine que son gros ventre, ses lunes — encore elles — ses pieds sales, son odeur, lasseront, pousseront jusqu'à l'homicide. Damase, deux ans, disparaîtra, et ce qu'une première fois la mer n'avait pu accomplir, une seconde fois elle y réussira : Damase, mais est-ce bien lui, ce « gaillard souple aux yeux droits casqué d'un feutre douze gammes, les ongles propres, d'une forme qu'autrefois ils n'avaient pas », a dissipé, balayé ses frayeurs à la suite d'une tragique promenade-assassinat en mer. Le voici trempé, assuré, viril, gangster argotique à qui on a « fait boire le vin de la vie directement au flacon de paille, à qui on avait enfin montré comment ça se ferme un poing, comment ça s'ouvre un couteau ». Le voici qui revient près d'Hermine, sa femme, la Femme qui, « ce soir-là, connut le mot, reçut le choc », le voici qui « avait voulu devenir un autre. Il était, pour de bon, devenu un autre », mais Damase mourra, lui qui n'avait été lui que pour s'efforcer de ne l'être plus.

Je vois donc, dans ce roman qui pourtant relate un combat et, un temps, une victoire, le constat d'un échec. Damase mourra gros, les pieds sales, maître de deux années de vie et de mirages mais surpris par la lutte, réelle celle-ci, nous sommes en 1944, des hommes d'Antibes contre l'occupant. Cet homme pourtant, qui a tant rêvé, aura été durant quelques mois le frère des héros fabuleux et prestigieux que Marceline, sa mère, appelait de toutes ses maigres forces, pour apaiser un peu sa souffrance quotidienne.

Baroque, tendre et violent, réaliste et irréel, *Monorail*, surtout dans sa première partie, est un maître-livre.

Franck VENAILLE